L'ARBRE JAUNE

Tous les soirs, Anton et moi, on s'asseyait sur le petit mur en face de l'école. Ce jour-là, c'était le printemps. Les arbres jaunes qui poussaient tout autour nous laissaient du pollen plein les épaules. Depuis des années, on s'enfonçait là-dessous pour être tranquilles tous les deux, et les autres avaient appris à respecter cet endroit. Mais ce soir-là était probablement l'un des derniers avant le départ d'Anton. Il attendait que je lui parle, et moi, je n'avais rien à dire. Franchement, c'était étrange de voir le printemps s'installer comme si de rien n'était : la nature se foutait vraiment de nous.

– Tu pars si loin, Anton…

– On se retrouvera.

– Tu ne me laisses même pas d'adresse !

– Je ne peux pas te la laisser parce que je ne la connais pas. Tu le sais bien. Mon oncle ne veut pas me la donner. Personne ne veut me la donner. Mais

moi, je te dis qu'on se retrouvera, Jacques. On se reverra si on le veut, un point, c'est tout. Pense très fort aux choses et ça finit par arriver. Je le sais.

– Tu crois que ça suffit ?

– Je crois que c'est le plus important.

– Mais pourquoi il ne veut pas te la donner, l'adresse ?

– Et toi, pourquoi tu ne veux pas me croire ?

Il me sourit, et ça effaçait tout pour de bon, ce sourire-là. Ça lui donnait raison. Je serrai mes poings dans mes poches et je décidai d'y mettre mon cœur brisé dedans. De toutes les façons, beaucoup de questions étaient sans réponse et beaucoup d'autres étaient inutiles. Mon père disait souvent ce genre de choses.

– Si tu ne viens pas en Russie, c'est moi qui reviendrai en France, dit Anton.

– C'est possible, ça ?

– Tu sais, les Russes… Tout est possible, là-bas !

– Mais où vas-tu exactement ? C'est grand, la Russie !

– À Saint-Pétersbourg. C'est là qu'ils sont.

– Tes parents, tu veux dire ?

– Oui. C'est ce qu'on m'a dit. Mes parents.

En parlant, Anton fronçait les sourcils et il tapait

du plat de la main sur sa cuisse. Quand il était ainsi, rien ni personne ne pouvait lui résister.

– Et la Sibérie, dis, tu crois que tu vas la revoir ?

– La Sibérie ?… Alors ça, mon vieux, c'est sûr. Là-bas, il y a ma forêt et tous mes animaux. C'est sûr. C'est là qu'on pourrait se retrouver, hein ? Tu viendrais me voir en Sibérie ? C'est une bonne idée, non ? Et puis… plus tard, j'y habiterai, tu sais.

Comme d'habitude, on avait partagé notre goûter. Un vent frais s'était levé, un air de printemps qui faisait du bien. Anton avait les cheveux très longs pour un garçon, les plus longs du collège, avec des boucles de fille qui flottaient dans l'air. N'importe qui d'autre, on se serait moqué. Mais on ne se moquait pas de lui. Impossible. Tout le monde l'avait vite compris quand il était arrivé, même les plus durs. Anton, on le regardait, on l'écoutait, on le suivait. Les garçons lui demandaient des conseils et les filles tombaient amoureuses de lui. Seulement, il s'en fichait bien de tout ça. Il avait l'œil ailleurs, dans les brumes de Sibérie, sans doute. Et ma chance à moi, c'était d'être entré dans ses rêves.

Ce jour-là, il secouait la tête en parlant et il mâchait lentement son chocolat parce qu'il aimait profiter des choses. Deux filles de ma classe, un peu

plus loin, nous regardaient en riant. Anton leur fit un léger signe de la main. Quelque chose, là, du bout des doigts, qui les chavirait toujours. Il faut dire qu'il avait aussi les yeux les plus bleus du quartier.

– Je viendrai, Anton, d'accord.

– Tu verras, on ira chasser le tigre. Je suis sûr que tu aimeras la chasse au tigre.

– Tu as raison, je viendrai.

– Le tigre et l'ours. Mon père, il est bon pour ça.

– Le tigre et l'ours, d'accord.

– Mais tu ne pourras pas ramener les peaux en France. Tu le sais, hein ?

– Tu me l'as déjà dit.

– Ou alors, on les enverra dans le camion de mon cousin. Il fait des trafics en Turquie. Je sais qu'il a déjà passé des peaux. Je lui demanderai.

– D'accord, Anton. On les enverra par la Turquie.

Un oiseau gris s'était posé sur le mur, tout maigre, tout seul, l'air franchement désespéré. Je lui tendis une miette et je me dis qu'il pourrait être un bon copain quand Anton serait vraiment parti. L'oiseau prit exactement la tête qu'il fallait en ramassant sa miette. Un regard franc de moineau. On s'était compris avec celui-là. Je ne savais pas exactement ce que signifiait « faire des trafics en Turquie », mais Anton

était mon meilleur ami et je finissais toujours par le croire. D'ailleurs, c'était plus facile ainsi. « Ne réfléchis pas trop. » C'est ce qu'il me disait souvent en me donnant une grande claque entre les deux omoplates. Ça me secouait jusqu'aux orteils. Ça nous faisait rire tous les deux.

Ce soir-là, je regardais la Russie sur mon globe. Elle était au moins vingt fois plus grande que la France. Et la Sibérie, c'était presque de l'autre côté de la terre.